

EXTRAIT GRATUIT

La Lettre qui ne devait jamais arriver

CHAPITRE 1 — LES LETTRES MORTES

Une fiction originale créée et écrite par ChatGPT

Les lettres mortes

Le courrier des morts arrivait presque toujours le lundi.

Juliette n'avait jamais compris pourquoi. Peut-être parce que les familles rangeaient les maisons le dimanche, vidaient les tiroirs, refermaient les vies, puis se souvenaient trop tard qu'il aurait fallu prévenir la banque, la mutuelle, le marchand de lunettes ou cette cousine qui écrivait encore à l'encre bleue. Le lundi matin, les enveloppes s'accumulaient derrière la vitre du petit bureau de poste de Saint-Lysandre avec leurs mentions maladroites : N'HABITE PLUS ICI, DÉCÉDÉ, parfois simplement PARTI.

Parti était le mot que Juliette préférait.

Il ne disait ni où, ni comment, ni pour combien de temps.

À huit heures douze, elle retourna la pancarte sur la porte. OUVERT remplaça FERMÉ, et la rue des Tilleuls entra dans le bureau sous la forme d'un rectangle de lumière pâle. Dehors, la pluie de la nuit brillait encore entre les pavés. Le boulanger relevait son store. Deux collégiens partageaient une cigarette en se croyant invisibles derrière l'arrêt d'autobus. Au loin, au-dessus des toits d'ardoise, la cloche de l'église sonna avec trois minutes de retard.

Saint-Lysandre avait toujours vécu légèrement en retard.

Juliette posa sa tasse à droite de la balance, là où aucun client ne pouvait la renverser, puis elle aligna les formulaires du jour. À quarante-six ans, elle accomplissait les mêmes

gestes depuis assez longtemps pour ne plus avoir besoin d'y penser. Sa collègue appelait cela de la routine. Juliette y voyait une forme de paix : chaque chose possédait une place, un poids et une destination. Même une lettre perdue finissait par recevoir une étiquette.

À neuf heures, madame Perrin vint retirer le recommandé de son fils sans procuration.

À neuf heures vingt, monsieur Valette demanda si un timbre acheté avant l'augmentation restait valable après l'augmentation.

À dix heures cinq, une jeune femme expédia un colis à Montréal et pleura quand Juliette lui demanda de préciser la valeur du contenu.

— Ce ne sont que des vêtements, dit-elle.

Juliette ne lui répondit pas que les gens ne pleuraient jamais pour des vêtements. Elle lui tendit simplement un mouchoir et attendit que sa respiration se calme.

À onze heures dix-sept, le fourgon gris s'arrêta devant le bureau.

Le conducteur s'appelait Malik. Il avait trente ans, trois enfants dont il parlait comme d'une catastrophe naturelle, et la capacité rare de plaisanter sans exiger qu'on rie. Il entra en poussant le bac bleu sur son chariot.

— La récolte, annonça-t-il. Deux divorces, un huissier, beaucoup de fenêtres publicitaires et peut-être une déclaration d'amour.

— Comment tu reconnais une déclaration d'amour ?

— Elle n'a pas de code-barres.

— C'est maigre comme preuve.

— Les plus belles choses reposent sur des preuves maigres.

Il gara le bac derrière le comptoir. Juliette signa l'écran qu'il lui tendait.

— Tu es philosophe, aujourd'hui.

— Non. Fatigué. De loin, ça se ressemble.

Il récupéra son appareil, lui souhaita bon courage et ressortit sous une pluie qui venait de recommencer sans que personne l'ait vue arriver.

Juliette attendit la fermeture de midi pour traiter le contenu du bac.

Elle verrouilla la porte, baissa le store à moitié et emporta les plis dans la petite pièce du fond. Un tube fluorescent y répandait une lumière sans ombre. Il y avait un évier, deux casiers métalliques, un calendrier offert par les pompes funèbres et une table grise sur laquelle elle séparait ce qui pouvait repartir de ce qui ne repartirait jamais.

Elle travaillait vite.

Adresse incomplète.

Boîte inaccessible.

Nom absent.

Destinataire inconnu.

Refusé.

Décédé.

Les enveloppes glissaient d'une pile à l'autre avec un bruit sec. Juliette ne lisait pas les noms. Elle avait appris à les voir sans les retenir, comme un médecin apprend peut-être à regarder le sang sans imaginer la personne qui le perd.

Puis sa main s'arrêta.

L'enveloppe était ivoire, d'un papier épais devenu presque rare. Aucun logo, aucune fenêtre transparente, aucun code imprimé. L'adresse avait été écrite à la main, en lettres étroites légèrement inclinées vers la droite.

Madame Juliette Arnaud 18, rue des Ormes 17240 Saint-Lysandre

Elle relut une seconde fois.

Le 18, rue des Ormes était bien son adresse. Pourtant le pli se trouvait parmi les rebuts, marqué d'une bande jaune : DESTINATAIRE INTROUVABLE.

Juliette retourna l'enveloppe. Aucun nom d'expéditeur. Le rabat était fermé par une pastille de cire blanche dans laquelle on avait pressé une petite étoile.

Pendant quelques secondes, elle demeura immobile.

Puis elle posa la lettre sur la table.

Les objets savaient parfois attendre mieux que les êtres humains.

Elle examina le bordereau collé sur le devant. Le facteur avait tenté une distribution le vendredi précédent à 10 h 43. La mention adresse inexistante apparaissait sous le code de tournée.

C'était absurde. La rue des Ormes existait depuis plus d'un siècle. Juliette y vivait depuis dix-neuf ans. Le facteur

connaissait sa boîte, son portail vert et même le morceau de bois qu'elle glissait sous le battant les jours de grand vent.

Elle saisit son téléphone et appela le centre de distribution.

— C'est Juliette, du bureau de Saint-Lysandre. J'ai un pli revenu de la tournée douze. Vous pouvez me dire qui l'avait vendredi ?

Un clavier crépita à l'autre bout.

— La douze... Attends... C'était Nicolas.

— Passe-le-moi, s'il te plaît.

— Il est en repos. Il y a un problème ?

Juliette regarda son nom sur l'enveloppe.

— Non. Une mauvaise saisie.

Elle raccrocha.

Il aurait été simple de glisser la lettre dans son sac. Elle en était la destinataire ; nul ne lui aurait reproché de la récupérer. Mais quelque chose la retenait. Ce n'était pas la cire, ni l'absence d'expéditeur, ni même cette erreur incompréhensible. C'était l'écriture.

Juliette l'avait déjà vue.

Pas sur une lettre. Sur une feuille pliée en quatre, peut-être. Ou au dos d'une photographie. Elle chercha dans sa mémoire et n'y trouva qu'une sensation : une cuisine éclairée en fin d'après-midi, des miettes sur une nappe rouge, une main d'enfant tenant trop fort un crayon.

Elle chassa l'image.

Les souvenirs avaient cette cruauté : ils revenaient d'abord avec leur lumière, puis seulement avec ce qu'elle éclairait.

Juliette rangea le pli dans le tiroir inférieur de son bureau et tourna la clé.

À quatorze heures, elle rouvrit au public.

Toute l'après-midi, la lettre demeura sous elle comme une petite présence silencieuse. Elle y pensa en comptant des pièces, en expliquant le fonctionnement d'un affranchissement électronique, en aidant monsieur Béraud à retrouver le code secret qu'il avait lui-même inscrit sur un papier rangé dans son portefeuille. À plusieurs reprises, son genou heurta le tiroir.

À dix-sept heures cinquante-cinq, elle servit le dernier client. À dix-huit heures trois, elle éteignit l'enseigne. Elle aurait pu laisser la lettre jusqu'au lendemain.

Elle aurait dû.

Au lieu de cela, elle ouvrit le tiroir et la glissa dans son sac.

La pluie avait cessé. Juliette rentra à pied par les rues basses, longea la pharmacie, le café des Sports et l'ancienne école primaire transformée en appartements. Devant la grille, elle ralentit malgré elle.

Le préau n'avait pas changé. C'était l'une des mauvaises habitudes des lieux : continuer d'exister.

Elle revit un cartable jaune posé contre le mur, une paire de chaussures dont les lacets ne tenaient jamais, une fillette qui courait vers elle avec les bras déjà ouverts. L'image fut si nette que Juliette détourna les yeux.

Quatorze années n’effaçaient rien. Elles apprenaient seulement au corps à ne plus tomber chaque fois qu’il se souvenait.

Elle reprit sa marche.

Sa maison se trouvait à l’extrémité de la rue des Ormes, là où les trottoirs disparaissaient sous l’herbe. C’était une bâtisse étroite aux volets gris, avec un poirier dans le jardin et un garage que personne n’avait ouvert depuis longtemps. Sur le portail vert, le numéro 18 se détachait parfaitement.

Juliette s’arrêta devant sa boîte aux lettres.

Elle l’ouvrit.

Une facture d’électricité. Le bulletin municipal. Une publicité pour des cuisines. Rien d’autre.

Elle regarda l’étiquette portant son nom. Elle était propre, lisible, récente. ARNAUD J.

Adresse inexistante.

Elle entra, posa son sac sur la table de la cuisine et alluma la radio. Une voix parlait d’un embouteillage à trente kilomètres de là. Juliette sortit une assiette du réfrigérateur, la plaça dans le four et versa un verre d’eau. Elle accomplit chaque geste avec application, comme si une personne invisible évaluait sa normalité.

La lettre attendait dans son sac.

Elle mangea sans faim. À vingt heures, elle fit la vaisselle. À vingt heures vingt, elle prit une douche. À vingt et une heures, elle se coucha avec un livre dont elle parcourut six fois le même paragraphe.

À vingt et une heures dix-sept, elle retourna dans la cuisine.

L'enveloppe semblait plus claire sous la suspension.

Juliette s'assit et passa l'index sur l'adresse. L'écriture réveilla encore cette impression de déjà-vu. Elle se leva, ouvrit le buffet et retira une boîte en fer cachée derrière les plats de fête.

Elle ne l'avait pas touchée depuis presque un an.

À l'intérieur se trouvaient une barrette en forme de coccinelle, un bracelet de maternité, trois dents de lait dans une enveloppe minuscule, des photographies et un cahier à couverture violette. Juliette prit le cahier.

ALMA — MES HISTOIRES, avait écrit sa fille au feutre argenté.

Les premières pages racontaient les aventures d'une princesse qui refusait d'épouser un prince parce qu'elle voulait devenir vétérinaire. Les phrases descendaient vers le bas de la feuille. Certains mots étaient phonétiques, d'autres inventés. À la fin du cahier, l'écriture changeait. Elle devenait plus fine, plus régulière, penchée vers la droite.

Juliette rapprocha l'enveloppe.

La même façon de fermer les a.

La même barre trop longue sur les t.

Le même J majuscule, semblable à une ancre.

Elle sentit le froid monter le long de ses bras.

Non.

Les ressemblances n'étaient pas des preuves. Des milliers de personnes écrivaient ainsi. Elle cherchait Alma partout depuis quatorze ans : dans le visage d'une adolescente aperçue de dos, dans un rire entendu au supermarché, dans l'âge des enfants de ses anciennes amies. Son esprit connaissait le chemin. Il fabriquait une présence avec n'importe quoi.

Elle referma le cahier.

Une photographie glissa sur la table.

Alma avait huit ans. Elle se tenait dans le jardin, devant le poirier, avec une robe blanche tachée aux genoux. Dans sa main, elle présentait à l'objectif une étoile modelée dans de l'argile. Elle l'avait fabriquée pour l'anniversaire de sa mère.

Juliette regarda la pastille de cire au dos de la lettre.

La petite étoile imprimée en son centre avait une branche plus courte que les autres.

Exactement comme celle d'Alma.

La chaise racla le sol lorsque Juliette se leva. Elle recula jusqu'à l'évier, les mains plaquées contre le rebord. Son cœur battait trop vite. Pendant un instant, la cuisine perdit sa profondeur ; la table, les murs et la fenêtre semblèrent peints sur une surface qui se rapprochait d'elle.

— Arrête, murmura-t-elle.

Sa voix ne ressemblait pas à la sienne.

Elle connaissait la date par laquelle toutes ses pensées finissaient tôt ou tard : le 17 août 2012.

Ce jour-là, Alma avait disparu sur la plage des Saules.

On avait retrouvé ses sandales près de la digue, puis son gilet jaune entre deux rochers. La mer était haute, le courant violent. Pendant neuf jours, des plongeurs, des bateaux et des volontaires avaient fouillé la côte. Aucun corps n'était remonté.

L'absence de corps avait été la première espérance de Juliette et sa plus longue torture.

Durant des années, elle avait imaginé un enlèvement, une fuite impossible, une erreur. Elle avait suivi des inconnus dans des gares. Elle avait envoyé des photographies à des associations. Elle avait appris à vieillir le visage de sa fille sur un logiciel. Puis un matin, sans décision précise, elle avait cessé de chercher.

Ce fut ce jour-là, et non celui de la plage, qu'elle considéra ensuite comme la mort d'Alma.

Juliette revint lentement vers la table.

L'enveloppe portait un cachet postal. Elle ne l'avait pas examiné. Elle alluma la lampe au-dessus du plan de travail et plaça le pli sous la lumière.

Le cachet indiquait :

SAINT-LYSANDRE — 23 JUIL. 2026

Juliette regarda le calendrier des pompiers accroché près du réfrigérateur.

Nous étions le 20 juillet.

Elle vérifia son téléphone, comme si trois jours avaient pu lui échapper.

Lundi 20 juillet 2026 — 22 h 04.

Elle eut un rire bref, presque douloureux.

Quelqu'un avait fabriqué cette lettre. Quelqu'un connaissait Alma, le cahier violet, l'étoile d'argile et l'adresse de la maison. Quelqu'un savait exactement où poser les doigts pour rouvrir une blessure.

La colère arriva enfin. Elle était préférable à la peur.

Juliette prit un couteau dans le tiroir. La pointe se glissa sous la cire, mais sa main tremblait si fort qu'elle déchira le papier. Elle s'arrêta, inspira, puis arracha le rabat.

À l'intérieur se trouvait une seule feuille.

Elle la déplia.

L'écriture était la même que sur l'enveloppe, mais les mots avaient été tracés rapidement. La lettre commençait sans date et sans formule.

Maman, je sais que, pour toi, je suis morte le 17 août 2012. Pour moi, c'est toi qui as disparu ce jour-là.

Juliette cessa de respirer.

Plus bas, une deuxième phrase avait été soulignée deux fois.

Quoi qu'il arrive, ne viens pas à la plage mercredi.

Sous la signature d'Alma, quelqu'un avait dessiné une étoile à cinq branches.

L'une d'elles était plus courte que les autres.